

Dans les coulisses de l'atelier d'un maître verrier, ou Marie de Gournay et les séductions de la science

Abstract

Calumny is the main criticism that has been attributed to Marie de Gournay throughout the centuries. Among the attacks addressed against this "woman of letters" there is the condemnation of her interest in alchemy. Mainly focusing on the *Peinture de mœurs*, Marie de Gournay's lyric self-portrait, the present contribution seeks to reveal the uniqueness of the ideas of this author in the social and intellectual network of her time.

En 1596, Marie de Gournay se rend en Guyenne, au château de Montaigne, à la suite de l'invitation de la veuve et de la fille du philosophe. Comme nous le rappelle Étienne Pasquier: «Enfin cette vertueuse Damoiselle avertie de sa mort, traversa presque toute la France, sous la faveur des passeports, tant par son propre dessein que par celui de la veuve et de la fille qui la convièrent d'aller mêler ses pleurs et regrets qui furent infinis, avec les leurs»¹.

La «fille d'alliance» de Montaigne n'est pas seule dans ce voyage. Jean d'Espagnet (1564 - ap. 1637²), collègue de son oncle André de Hacqueville au Grand Conseil, l'accompagne. Fils d'un médecin de Saint-Émilion, nommé au Grand Conseil en 1592, d'Espagnet est aussi un alchimiste. Sous le pseudonyme de Chevalier Impérial, il publie en 1609 *Le Miroir des Alchimistes*, petit compendium du savoir alchimique du temps, suivi des *Instructions aux dames, pour dorénavant être belles et en convalescence sans plus user de leurs fards ventimeux*³. Puis en 1623, l'*Arcanum hermeticæ phi-*

(1) E. PASQUIER, *Lettres*, Paris, Jean Petit-Pas, 1619, livre XVIII, lettre I, cité dans O. MILLET, *La Première Réception des "Essais" de Montaigne (1580-1640)*, Paris, Champion, 1995, pp. 148-149.

(2) Président au Parlement de Bordeaux à partir de 1602, Jean d'Espagnet est aussi un collectionneur de livres et un restaurateur. On lui doit une publication du *Rozier des guerres* attribué à Louis XI et un *Traité de l'institution d'un jeune prince*. Dans la dédicace du *Rozier des guerres* à Louis XIII en 1616, Jean d'Espagnet résume ainsi sa carrière: «De douze années que j'ay employé à servir le feu roy Henry le Grand vostre pere, Sire et Vostre Majesté en la charge de président au Parlement de Bordeaux j'en ay passé trois à la teste de la chambre de l'Edit en Guyenne séante en la ville de Nerac». Il fait aussi allusion à ses goûts: «Ceste divine fleur est le symbole de la raison et de la sagesse. En ce sens Jean de Meung a signalé son livre du titre de *Roman de la Roze*; Raymond Lulle a inscrit un de ses meilleurs traités le *Rozaire*...». Et dans le *Traité de l'institution d'un jeune prince*, qui suivait le *Rozier*, d'Espagnet filait une comparaison empruntée au domaine de l'alchimie: «...l'instinct de ces petits animaux (les mouches à miel) et de plusieurs animaux que la nature a doué d'une cognoissance

particuliere a donné jour à l'esprit de l'homme, pour observer et recognoistre la vertu des simples, et des metaux, et extraire par l'art spagirique leur essence, en quoy consiste une des meilleures parties de la médecine. Les livres qui ne sont autre chose qu'une production de l'esprit de l'homme, ont ainsi leur quinte essence, leur suc medecinal, pour la santé de l'esprit et de l'ame, qu'il faut extraire par l'alembic du discours: le fruit de la lecture est imparfait, jusqu'à ce que ce feu mental et intellectuel ait consummé et réduit les livres en cendre et qu'il en ait tiré et séparé le sel, le mercure et le souffre, ainsi que les chimistes pratiquent en leur matras». Cit. dans Fr. SECRET, «Mlle de Gournay, alchimiste», *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, XXXV, 1973, pp. 529-30. À cet égard, cf. les notices biographiques de J. MAXWELL, *Un magistrat hermétiste, Jean d'Espagnet, Président du Parlement de Bordeaux*, Bordeaux, Gounouilhou, 1896 et de B. HUSSON, *Anthologie de l'alchimie*, Paris, Belfond, 1971, pp. 141 et ss.

(3) Il s'adresse aux dames en leur conseillant entre autres de remplacer l'usage de leurs fards toxiques par une huile servant aussi contre de graves maladies: «*L'huile d'argent*, fin copelé exactement, se fait ainsi il faut la main d'un bon maistre,

losophiæ opus et l'*Enchiridion physicæ restitutæ*, deux traités destinés à faire référence à l'époque pour tout chercheur de la pierre philosophale, parus anonymement chez Nicolas Buon et traduits successivement en français en 1651⁴.

C'est alors au cours de cette expédition de 1596 dans le sud-ouest, à travers un pays déchiré par les guerres intestines et qui venait de sortir de l'un des hivers les plus durs, que la jeune Marie a l'occasion de converser avec le Président d'Espagnet sur un sujet, l'alchimie, qui suscite toute sa curiosité.

Dans sa *Peinture de mœurs*, autoportrait en vers qui est précisément adressé à d'Espagnet, Marie fait remonter à l'époque de son déplacement en Guyenne son intérêt envers ces questions faisant allusion entre autres aux «suittes folles» de cette étude que son dédicataire avait lui-même dénoncées dans *Le Miroir des Alchimistes*:

Espagnet façonné sur le Siecle plus sage,
Je veux peindre mes mœurs et t'offrir leur image:
Tu la peux à bon droict approuver ou casser,
Puis qu'en te pratiquant vingt ans j'ay veu passer.
Nostre abord commença quand je fus à Montaigne:
Voir un mort au cercueil, sa fille et sa compagne,
Voyageant avec toy, qui menois de nouveau
Ta femme en leur País ton antique berceau.
[...]
L'Alchimie est chez moy, mais non ses suittes folles;
Tromper, dépenser gros, croire l'Art sans doubter,
Attendre une Mer d'or, sans fin la trompeter:
Aucun je n'ay trompé, j'ay fait peu de despense,
J'attend peu, je dy moins, j'espere sans croyance⁵.

Une fois rentrée à Paris, en 1597, la jeune femme entend cultiver son goût pour ce domaine en essayant d'approfondir ses connaissances, ce qui n'était pas du tout évident pour une femme à l'époque⁶. Bien consciente de l'impossibilité pour elle d'une étude systématique, Marie dut sans doute se contenter d'un apprentissage par les livres. Et le Président d'Espagnet dut avoir un rôle crucial en ce sens, dans la mesure où il possédait une partie significative de la bibliothèque de Montaigne⁷. Aussi,

d'un expert distillateur, c'est icy le supreme fard des femmes [...], fard le plus excellent de tous les fards, c'est la vraye huile de talc, parce que la couleur est semblable au talc» (*Le Miroir des Alchimistes, où l'on voit les erreurs qui se font en la recherche de la Pierre Philosophale, par explication de diverses sentences des Anciens Philosophes qui en ont escrit, sous figures, analogies et couverturement au general. Avec Instruction aux dames, pour dorénavant estre belles et en convalescence, sans plus user de leurs fards venimeux ordinaires.* Par le Chevalier Imperial, 1609, p. 54).

(4) J. D'ESPAGNET, *La Philosophie Naturelle restablie en sa pureté. Où l'on void à découvert toute l'œconomie de la nature, & où se manifestent quantité d'erreurs de la Philosophie Ancienne, estant redigée par Canons & demonstrations certaines. Avec le traicté de l'ouvrage secret de la philosophie d'Hermez, qui enseigne la matierie, & la façon de faire la Pierre Philosophale. Spes mea in agno.* [Avec une epistre par Jean Bachou.], in-8°, Paris, Edme Pepingüé, 1651.

(5) M. DE GOURNAY, «Peinture de Mœurs. A

Monsieur le President d'Espagnet, Conseiller d'Etat», in *Les Advis, ou les presens de la Demoiselle de Gournay*, Paris, J. du Bray, 1641, p. 929.

(6) Comme le rappelle E. Berriot-Salvadore, à cette époque «l'institution des filles ressortit au domaine des pratiques féminines, tout d'abord parce que la fille doit rester dans le monde des femmes [...], et aussi parce que l'instruction rudimentaire dépend de la première éducatrice, la mère» (*La Femme dans la Société de la Renaissance*, Genève, Droz, 1990).

(7) Sur cet aspect, voir l'étude de M. SCREECH, *Montaigne's Annotated Copy of Lucretius*, a transcription and study of the manuscript, notes and pen-marks, with a foreword by Gilbert de Botton, Genève, Droz, 1998. Dans cette étude, l'auteur souligne aussi l'importance du rôle joué par Jean d'Espagnet lors de la répression contre les sorcières dans le Labourd, à laquelle il prit part avec Pierre Rosteguy de Lancre, magistrat au Parlement de Bordeaux. Par un décret du 12 mars 1588, le Parlement de Paris avait en effet classé la sorcellerie parmi les infractions et les délits communs.

dans le même but, va-t-elle s'adresser probablement à son éditeur L'Angelier qui avait été l'ami de Blaise de Vigenère⁸, dont il édita les œuvres⁹.

Or, dans les classifications des arts et des sciences de la Renaissance, l'alchimie est une discipline mouvante qui n'a pas de place fixe et unique. De façon générale, on la considère comme une philosophie complète ayant premièrement un registre théorique, pour lequel elle désigne une philosophie de la nature, deuxièmement un registre pratique, suivant lequel elle s'identifie à un art de laboratoire, troisièmement un registre éthique, dans la mesure où la caractéristique essentielle de l'alchimiste doit être la sagesse et, un dernier registre divin, car l'inspiration divine est une condition nécessaire pour la réalisation du grand œuvre¹⁰. Aussi la plupart des auteurs du XVI^e siècle s'accordent-ils sur l'identification des principaux domaines qui sont l'objet de l'attention des alchimistes, notamment au niveau des procédés utilisés: la verrerie, la préparation des métaux (les alliages, en particulier), la fabrication des couleurs, l'artillerie, la pharmacopée¹¹. Et nombre d'auteurs de la Renaissance¹² s'accordent également «pour faire de l'usage prédominant du feu une caractéristique de l'alchimie [...]». Qu'il s'agisse de leurs recherches sur les métaux ou des opérations qui tournent autour de la distillation, les alchimistes ont pour instrument privilégié le feu¹³.

Comme Jean d'Espagnet, Pierre de Lancre était un écrivain d'une énorme érudition. Son *Incredulité et mescreance*, dédié à Louis XIII, s'ouvre avec une traduction française d'un long poème latin de Jean d'Espagnet, *Le Sabbat*, que ce dernier avait écrit à son tour en hommage à un ouvrage de Pierre de Lancre, *Tableau de l'inconstance et instabilité de toutes choses*.

(8) Blaise de Vigenère était mort quand Marie rentra à Paris en 1597, après son voyage en Guyenne. Dans l'œuvre de Vigenère, on constate le goût de l'observation et de l'expérimentation concrètes, un goût qui renvoie à l'action du duc de Nevers qui, avec son épouse Henriette de Clèves, avait donné une forte impulsion à des arts comme la verrerie ou la faïence, indissociables de la recherche alchimique. Dans son *Traicté du Feu et du Sel* qui n'a paru qu'en 1618, Vigenère donne par exemple la recette de fabrication du cristal: «... ainsi que nous le voyons en ce beau verre cristallin fait de sel de souldre, parmi lequel on mesle du sable pour le retenir [...] On le depure et affine en clair cristallin puis-après, y adjoustant du perigort, ou du minium fait de plomb» (p. 83). Et plus loin, en tant qu'observateur en laboratoire, il décrit aussi la fusion du plomb qui «se convertira en une forme de hyacinthe si transparente qu'on pourroit lire une menuë lettre à travers» (p. 249).

(9) À ses débuts, protégé par la famille de Gonzague-Nevers, Vigenère avait publié chez Morel, chez Poupy, chez Chesneau. Mais, après la mort de ce dernier, en 1584, l'auteur cède à L'Angelier, pour dix ans, le privilège. Jusqu'à la mort de l'écrivain, L'Angelier prend alors en charge les frais de privilège et d'impression à la fois des traductions et des œuvres de Vigenère. Ce qui est bien plus intéressant est l'intérêt que l'éditeur montre envers l'immense œuvre manuscrite laissée par Vigenère qu'il se propose de faire paraître de façon à faire fructifier l'héritage intellectuel de l'ami défunt. Dans ce cadre, poursuivant le programme entrepris par son mari,

sa veuve Françoise de Louvain, publie en 1618, le *Traicté du Feu et du Sel* dû à Blaise de Vigenère, premier ouvrage d'alchimie décrivant la préparation de l'acide benzoïque. Sur cette problématique, nous renvoyons à l'étude de J. BALSAMO et M. SIMONIN, *Abel L'Angelier et Françoise de Louvain (1574-1620), suivi du Catalogue des ouvrages publiés par Abel L'Angelier (1574-1610) et la veuve L'Angelier (1610-1620)*, Genève, Droz, 2002, pp. 88-121.

(10) À cet égard, nous renvoyons à la contribution de J.-M. MANDOSIO, «L'alchimie dans les classifications des sciences et des arts à la Renaissance», in *Alchimie et Philosophie à la Renaissance*, Actes du colloque international de Tours (4-7 décembre 1991), réunis sous la direction de J.-C. Margolin et S. Matton, Paris, Vrin, 1993, pp. 11-41 ainsi qu'à V. GIACOMOTTO-CHARRA et J. VONS, «Les textes scientifiques à la Renaissance», *Seizième siècle*, n. 8, 2012, pp. 7-16.

(11) Benedetto Varchi (1502-1565) dans son écrit resté manuscrit jusqu'au XIX^e siècle, *Se l'achimia è vera o no questione* (1544), considère l'alchimie comme une science qui est à l'origine d'une infinité de choses sans lesquelles on ne pourrait vivre confortablement, ni même vivre tout court» (p. 4). Que l'on songe au verre, aux miroirs, aux alliages de métaux, à la poudre d'artillerie etc. De même, Leonardo Fioravanti dans son *Specchio di scientia universale* (1564), rappelle parmi les «belles inventions» et «arts très ingénieux», tirés de l'alchimie, le verre, «le plus beau de tous les arts du monde», les émaux colorés, les eaux médicinales, les alliages «presque semblables à l'or» (f. 96 r^v). Sur ces questions, cf. J.-M. MANDOSIO, *op. cit.*, pp. 29 et ss.

(12) Dans le traité *De la Pyrotechnia* (1540) de l'ingénieur Vanoccio Biringuccio (1480-1539?), l'alchimie figure parmi les «exercices du feu» (IX, f. 122 v^o). Johann-Thomas Freige (1453-1583) dans ses *Quæstiones physicae*, insère l'alchimie dans la partie consacrée à la «pyrotechnie».

(13) J.-M. MANDOSIO, *op. cit.*, p. 33.

S'inspirant de la lumière de la nature symbolisée par le feu, le forgeron, le verrier, le potier sont tous des «maîtres du feu». Et c'est par le feu qu'ils opèrent la transformation, voire la transmutation de la matière d'un état à un autre. C'est en ce sens que la philosophie alchimique fait un double appel à la nature: d'une part, elle vise à son imitation et d'autre part, elle prétend la maîtriser et la dépasser¹⁴. L'exemple du potier se révèle très efficace à cet égard, dans la mesure où en durcissant les diverses formes qu'il donne à l'argile à l'aide de la braise, il découvre un agent de transmutation et cette circonstance lui fait sentir «l'ivresse d'un démiurge»¹⁵. L'enthousiasme surgit finalement quand il comprend que le feu va lui permettre de rejoindre les mêmes résultats que la chaleur «naturelle», mais dans un temps raccourci; le feu «s'av[ère] être le moyen de "faire plus vite", mais aussi de faire *autre chose* que ce qui exist[e] déjà dans la Nature»¹⁶.

Dans ce cadre, on ne s'étonnera pas que la quête de connaissances de Marie de Gournay ne se limite pas à la théorie. Grâce aux quelques rentrées d'argent qu'elle a à cette époque¹⁷, elle commence bientôt ses expériences.

Ce qu'elle confirme dans l'*Apologie pour celle qui écrit*:

La première année [...] que je travaillay sur cet Art, me cousta, je l'avoue, quelque somme non méprisable, quoy que non fort excessive, provenue certes de mes [...] labeurs, non de mon patrimoine: [...] et sept autres années suivantes, ou peu plus, pendant lesquelles j'ay fait diverses opérations, m'ont cousté chacune cent ou six vingts escus environ. Depuis ce terme, deux escus d'ordinaire et par fois le troisieme d'extraordinaire au plus, me deffrayent par an pour ce regard: d'autant que j'ay trouvé le moyen d'espargner le surplus, à l'ayde d'un feu qui m'est presté gratis, par la courtoisie du maistre de la Verrerie, feu dis-je, d'où procedoit autrefois ma plus pesante charge¹⁸.

En effet à cette époque, la présence de tels ateliers n'est pas rare à l'intérieur de Paris¹⁹. Et quant à celui que fréquente Marie de Gournay et qui est mentionné dans l'*Apologie*, il s'agit très probablement d'un atelier «désigné tantôt comme poterie, juillet 1587 [...], tantôt comme verrerie, avril 1566 [...]²⁰, situé entre la rue aux Ours – et donc tout près de la maison des Le Jars vendue le 7 février 1601 – et la rue Saint-Martin où Marie établit son domicile à partir de 1607, après avoir quitté la maison de la rue des Haudriettes.

Grâce à un arrangement avec ce maître verrier, Marie peut finalement continuer à s'adonner à la pratique alchimique. Et quant à ses visées, elle précise que par ses expériences elle entend créer les conditions «d'une belle Speculation de Nature»²¹, toujours animée par une curiosité qu'elle définit comme «naturelle et saine»:

Outre que si mesmes je n'esperois nul succès en l'Œuvre, comme je ne puis desormais faire après ce long-temps écoulé sans fruit, je ne lairrais pas de travailler: pour voir sous les

(14) *Ibid.*, p. 34.

(15) M. ELIADE, *Forgerons et alchimistes*, Paris, Flammarion, 1977, p. 65.

(16) *Ibid.*

(17) Comme le rappelle Alan Boase, «the *demoiselle* [...] was [...] accused of having spent her patrimony in strange chemical experiments. This accusation she indignantly denies in her *Apologie à un Prêlat*. It may be noted that one of d'Espagnet's books contains a recipe for the preparation of talcum powder as a cosmetic in place of the harmful *blanc d'Espagne* then in use» (*The Fortunes of Montaigne*,

London, Methuen & Co., 1935, note 1, p. 52).

(18) M. DE GOURNAY, «Apologie pour celle qui écrit. A un Prelat», in *Les Advis, ou les presens* [...] cit., pp. 607-608. L'*Apologie* a été écrite après 1615 et avant 1626.

(19) À cet égard, voir M. FOGEL, *Marie de Gournay. Itinéraires d'une femme savante*, Paris, Fayard, 2004, note 49, p. 370.

(20) *Ibid.*

(21) M. DE GOURNAY, «Apologie pour celle qui écrit. A un Prelat», in *Les Advis, ou les presens* [...] cit., p. 606.

degrez d'une tres-belle decoction, ce que deviendra la matiere que je tiens sur le feu: cette curiosité n'est-elle pas naturelle et saine?

Mais faute de résultats, de ressources – les combustibles coûtent cher à Paris – et peut-être de force physique, Marie arrête ses expériences entre 1634 et 1641, comme en témoigne une manchette dans l'édition de 1641 de son *Apologie* où elle note: «Je m'en suis pourtant rebutée en fin, et l'ay quittée [l'achimie] depuis la première impression de ce Livre»²². Une note infrapaginale du même genre est aussi ajoutée dans la *Peinture de mœurs* où l'écrivaine souligne une fois encore que son intérêt s'est arrêté en 1634: «Cela fut durant la première Impression de ce Livre, et n'est plus dès long temps»²³, écrit-elle.

Or, ces deux textes présentent d'autres aspects communs: l'autoportrait que Marie esquisse dans l'*Apologie* recoupe par exemple sur divers points celui dans la *Peinture de mœurs*. «On ne me peut aussi dépeindre pour brouillonne, riotteuse ny querelleuse, bien que sensible, roide et vehemente: qualitez qui tout ainsi qu'elles seroient des espines, ou les produiroient, en une ame non éclairée de la Raison, se rendent seminaires et nourrices de plusieurs louables effects et necessaires à la société, dans les ames illuminées de ce flambeau»²⁴, écrit-elle dans l'*Apologie*. Symétriquement, dans l'autoportrait en vers adressé à d'Espagnet on lit: «Voicy donc mes deffaux: Je suis d'humeur bouillante, / J'oublie à peine extrême une injure poignante, / Je suis impatiente et sujete à courroux: / De ces vices pourtant je rompts les plus grands coups»²⁵.

Le fait de revenir sur les mêmes aspects répond à l'exigence qu'elle sent toujours urgente de se défendre contre ses «brocardeurs» qui lui reprochent de s'être mêlée de questions hors de la portée d'une femme.

Comme le souligne Henry Marjorie Ilesley, la censure seule pouvait accueillir une femme qui s'occupait de «science» à cette époque²⁶. Et contre le mépris envers les «femmes studieuses»²⁷, dont «on compose une fricassée d'extravagances et de chimères»²⁸, et envers les «Sçavantes»²⁹ que l'on considère «des escervelées»³⁰, les répliques de Marie se font systématiques quand, se référant à son expérience personnelle, elle déclare dans l'*Apologie* qu'«à ce descry general des femmes studieuses, on adjouste en mon fait un poinct particulier, c'est de pratiquer l'Alchimie, qu'ils croyent en soy folie parfaite»³¹, une affirmation qui fait écho au vers de son autoportrait poétique: «L'Alchimie est chez moy, mais non ses suites folles...»³².

(22) Manchette dans l'«Apologie pour celle qui escrit. A un Prelat», in *Les Advis, ou les presens* [...] cit., p. 608.

(23) Manchette dans la «Peinture de mœurs», in *Les Advis, ou les Presens* [...] cit., p. 931.

(24) M. DE GOURNAY, «Apologie pour celle qui escrit. A un Prelat», in *Les Advis, ou les presens* [...] cit., p. 596.

(25) M. DE GOURNAY, «Peinture de Mœurs. A Monsieur le President d'Espagnet, Conseiller d'Etat», in *Les Advis, ou les presens* [...] cit., p. 929.

(26) Voir H.M. ILSLEY, *A daughter of the Renaissance. Marie le Jars de Gournay. Her Life and Works*, The Hague, Mouton, 1963, p. 96: «...at the dawn of the seventeenth century only censure greets a woman who meddled in science». À cet égard, il est utile de rappeler que Marie de Gournay ne fut pas une exception. Comme le rappelle H. de Linthault, «Voyons maintenant si nous ne trouverons point de ces enfarinez de folie en France. Je puis dire y en

avoir connu un nombre infny durant ma residence, et parce qu'il faut que chaque masle ait sa femelle, nous marierons les fols de Flandres et d'Angleterre avec les foles de France. Donques une certaine damoyseille demeurant a trois ou quatre lieues d'Abeville, ayant leu, comme elle me confessa, que le souphre etoit agent du grand œuvre et le mercure la matiere les maria ensemble, et les ayant pulveriser, les mit au soleil à blanchir...» (*Commentaire sur le Tresor*, Lyon, 1610, p. 169 cit., dans F. SECRET, «Mlle de Gournay, alchimiste» cit., note 2, p. 526).

(27) M. DE GOURNAY, «Apologie pour celle qui escrit. A un Prelat», in *Les Advis, ou les presens* [...] cit., p. 607.

(28) *Ibid.*, p. 605.

(29) *Ibid.*, p. 606.

(30) *Ibid.*

(31) *Ibid.*, p. 606^{bis}.

(32) M. DE GOURNAY, «Peinture de Mœurs. A Monsieur le President d'Espagnet, Conseiller d'Es-

Mais les reproches de la part de ses détracteurs sont bien antérieurs, ce qui nous est d'ailleurs confirmé dans la *Bienvenue de Monseigneur le Duc d'Anjou* de 1608, où elle se réfère à l'alchimie comme à «cet art-là, duquel on m'estime si coiffée»³³ ayant «quelque voye de pratique, que j'ay seule esprouvée, sans dépense de poix; et plus saine d'esperance et de conduite, que ce que le vulgaire en barbouille par toute l'Europe»³⁴.

Et s'appuyant, dans l'*Apologie*, sur l'exemple du «pauvre vertueux» que tout le monde persécute dans le conte de Mateo Aleman³⁵, Marie dénonce aussi la pénible condition sociale «des amateurs de Science, s'ils ne sont pas d'Eglise ou de robe longue»³⁶ et rappelle à ce sujet que: «si ceste Science est folle en effect, comme ils disent, je ne sçay: mais cela sçay-je bien, que des Empereurs assez modernes; et nos Roys plus illustres de fraische datte, s'en sont meslez, comme ont fait aussi des plus habiles gens et mieux qualifiez de la France»³⁷. L'allusion est évidemment due au fait que «de la cour des derniers Valois à celle de Louis XIII, il n'y eut pas plus que dans d'autres domaines solution de continuité en matière d'intérêts alchimiques du Pouvoir»³⁸. Henri IV envoie en effet le baron du Pont, son ambassadeur alchimique attiré, à travers tout le royaume et aussi dans les pays les plus lointains, «autrement dit jusqu'à Prague où il va procéder à l'enlèvement [...] d'un alchimiste strasbourgeois retenu par Rodolphe II»³⁹. De même, en 1618, Louis XIII passe «un contrat avec un "chimiste" allemand qui devait fabriquer de l'or»⁴⁰. Et une preuve ultérieure du fait que la recherche alchimique est dans ces années aussi affaire d'État est fournie par les liens entre Richelieu et le Père Joseph, son conseiller, avec l'alchimiste Noël Picard de Coulommiers, alias Dubois ou Boismaillé, au service du cardinal au château de Ruel, «puis enfermé à Vincennes au travail alchimique forcé en 1636 et mis à mort, ses

tat», in *Les Advis, ou les presens* [...] cit., p. 931.

(33) M. DE GOURNAY, «Bienvenue de Monseigneur le Duc d'Anjou», in *Les Advis, ou les presens* [...] cit., p. 29.

(34) *Ibid.* Didier Kahn rappelle à ce propos comment, après la mort de Joseph Du Chesne, l'assassinat d'Henri IV avait créé un climat d'hostilité et de méfiance en France. Par la suite, forts de leurs rapports avec leurs homologues à l'étranger, les alchimistes français commencèrent à se déplacer de plus en plus, surtout en Allemagne. «On se gardera d'en déduire qu'un grand mouvement secret se préparait alors par-delà les frontières, mais il est en revanche aisé d'imaginer combien circulaient alors les idées. On ne peut que reprendre ici les mots de François Secret: "Et ce fut le temps de la rumeur de la Rose-Croix"» (D. KAHN, *Alchimie et paracelsisme en France à la fin de la Renaissance*, Genève, Droz, 2007, p. 409).

(35) Le roman de Mateo Aleman, *Le Gueux ou la Vie de Guzman d'Alfarache* est partiellement traduit par G. Chappuy en 1600 et par Chapelain, en 1619. Ce dernier traduit aussi la seconde partie en 1620. Marie de Gournay utilise la traduction de Chapelain, *Le Gueux ou la Vie de Guzman d'Alfarache, image de la vie humaine, première partie* (Paris, Pierre Billaine, 1619), qu'elle retranscrit avec des variantes. Le conte du «pauvre vertueux» est tiré du 1. III (ch. I, pp. 2-3). Elle écrit: «Le pauvre vertueux est une monnoye qui n'a point de cours: il est l'entretien des compagnies, l'escume de la Ville, le rebut de la Place, et l'asne du Puissant. Il mange

le dernier, du pire et du plus cher: son teston ne vaut pas huit sols, ses sentences sont des folies, son accortise est une affetterie, ses advis sont des niaiseries, son bien appartient à chaqu'un, il est offensé de plusieurs et detesté de tous. S'il se trouve en conversation il n'est pas escouté, si on le rencontre on le fuit, s'il donne conseil on s'en moque, s'il fait des miracles il est sorcier, s'il vit sincèrement c'est un hypocrite...» (M. DE GOURNAY, «Apologie pour celle qui escrit. A un Prelat», in *Les Advis, ou les presens* [...] cit., p. 604).

(36) *Ibid.*, p. 605.

(37) *Ibid.*, p. 606^{bis}.

(38) J.-F. MAILLARD, «Mécénat et alchimie à la fin de la Renaissance, de Louis de Gonzague-Nevers à Gaston d'Orléans», in *Alchimie: art, histoire et mythes*, Actes du 1^{er} colloque international de la Société d'Étude de l'Histoire de l'Alchimie, 14-15-16 mars 1991, Paris, Collège de France, sous la direction de Didier Kahn et Sylvain Matton, Paris-Milan, Sésa-Archè, 1995, p. 492. Sur le mécénat de Louis de Gonzague, voir R. GORRIS CAMOS, *Alla Corte del Principe. Traduzione, romanzo, alchimia, scienza e politica tra Italia e Francia nel Rinascimento*, Préface de Jean Balsamo, Ferrare, «Annali dell'Università di Ferrara», sezione VI Lettere, IX, 1, 1996.

(39) J.-F. MAILLARD, «Mécénat et alchimie à la fin de la Renaissance, de Louis de Gonzague-Nevers à Gaston d'Orléans» cit., p. 492.

(40) M. FOGEL, *Marie de Gournay*. [...] cit., p. 294.

papiers scrutés et mis à l'épreuve dans un laboratoire spécialement construit à Ruel pour trouver son secret de fabrication de l'or⁴¹.

C'est dans ce cadre que s'insère finalement l'autodéfense de Marie de Gournay, voire son reniement de tout intérêt envers ce domaine. N'oublions pas d'ailleurs qu'en 1624, deux années seulement avant la parution de la première édition de ses œuvres complètes, l'alchimie avait été condamnée par le Parlement de Paris⁴² et que déjà en 1578, cinquante-neuf thèses de Paracelse, qui avait incarné à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle l'aspect novateur de la philosophie alchimique de la nature, sont censurées par la Faculté de Théologie de Paris⁴³.

Or, malgré sa prise de distance par rapport au contexte des pratiques alchimiques, les nombreux renvois plus ou moins allusifs à ce domaine dans ses œuvres suggèrent que Marie de Gournay accorde à l'alchimie un rôle bien plus significatif, dans la mesure où celle-ci innerve le cadre intellectuel à la base de son approche originale de l'écriture et de la société.

À la fin du *Proumenoir de Monsieur de Montaigne*⁴⁴, pour décrire la force du véritable amour qui peut continuer même après la mort, elle renvoie par exemple à l'idée de l'alliage alchimique par l'emploi du mot «infusion»: «Le corps tombe à costé d'Alinda, les plaies jointes, qui sembloient amoureusement s'entre-accueillir, et ce nouveau sang chaud et bouillant, vouloir r'animer l'autre par son infusion»⁴⁵.

La présence de ce mot souligne l'importance que toute possible transformation acquiert pour l'écrivaine. Sur le plan symbolique, l'alchimie représente pour Marie la liberté de redéfinir, voire de réinventer, de transmuier son identité de «femme

(41) J.-F. MAILLARD, «Mécénat et alchimie à la fin de la Renaissance, de Louis de Gonzague-Nevers à Gaston d'Orléans» cit., p. 495. Sur cet épisode, voir aussi Fr. SECRET, «Notes pour une histoire de l'alchimie en France», *Australian Journal of French Studies*, IX, 1972, pp. 231-236. Aussi, est-il utile de rappeler que Tristan L'Hermitte dans *Le Page disgracié* (Paris, 1642, ch. XIV), parle de la persistance des intérêts alchimiques et magiques autour d'Henri de Bourbon, marquis de Verneuil, bâtard d'Henri IV et d'Henriette d'Entrague, dans les années 1610-1614, donc après l'assassinat du roi. Et Gaston d'Orléans, au service duquel l'écrivain fut de 1621 à 1634, désigné comme gentilhomme de la suite de Monsieur en 1627, puis à nouveau de 1640 à 1642, date de la parution du *Page disgracié*, et en 1650, ne fut aucunement étranger à ce contexte tel que Tristan L'Hermitte le décrit. Bien que doué d'une personnalité de moindre envergure au regard de celle du duc de Nevers au siècle précédent, Gaston d'Orléans doit être néanmoins rappelé pour son action dans le domaine scientifique ainsi que pour ses intérêts alchimiques.

(42) Il est opportun de rappeler également l'affaire des placards parisiens de la Rose-Croix. Au cours de l'été 1623, on trouva aux portes des églises de Paris des affiches proclamant la présence de «dépûtes du Collège principal des Frères de la Rose-Croix» doués de pouvoirs merveilleux et dont le but principal était celui de soustraire leurs semblables au péril «d'erreur de mort» (G. NAUDÉ, *Instruction à la France sur la verité de l'histoire des Freres de la Roze-Croix* (1623) cit. dans D. KHAN, *Alchimie et paracelsisme en France à la fin de la Renaissance* cit., p. 414). En France, le mouvement rosicrucien suscita peu de

réactions avant 1623. Une explication à cela pourrait résider dans la nature essentiellement allemande et protestante de ce phénomène ou bien dans le fait que l'instabilité politique qui suivit la mort d'Henri IV polarisa l'attention des lettrés français autour de la question du pouvoir royal. Il reste que ces événements doivent être considérés sur le plan socio-politique et notamment dans le cadre de la chasse aux libertins. En tout cas, comme l'affirme Didier Khan, «propre à la France, et non pas à l'Allemagne, est [...] la crise que traverse l'alchimie au début des années 1620. Cette phase de mise en accusation de l'alchimie traduit à la fois le degré auquel elle a désormais envahi la vie publique et intellectuelle, et la façon dont elle peut-être alors perçue comme une forme de libertinisme, tombant sous le coup du grand mouvement de répression qui marque la fin du «libertinage flamboyant». [...] Il semble [...] que les affaires des années 1623-1625 aient eu pour conséquence majeure de donner un coup d'arrêt à la publication en France de traités d'alchimie touchant de trop près à la religion» (*Alchimie et paracelsisme en France à la fin de la Renaissance* cit., pp. 601-602).

(43) À cet égard, voir D. KHAN, «Cinquante-neuf thèses de Paracelse censurées par la faculté de théologie de Paris, le 9 octobre 1578», in *Documents oubliés sur l'alchimie, la kabbale et Guillaume Postel*, éd. par Sylvain Matton, Genève, Droz, 2001, pp. 161-178.

(44) Paris, L'Angelier, 1594.

(45) M. DE GOURNAY, *Le Proumenoir de Monsieur de Montaigne* cit., p. 65. Présent dans les éditions de 1594 à 1623, à partir de 1634, le mot «infusion» est remplacé par le terme «meslange».

studieuse» se délivrant des contraintes d'une société misogyne. Dans le procédé de transformation de la matière – dans la mutabilité ou la volatilité du mercure – cette écrivaine reconnaît l'affirmation que tout changement est possible et retrouve ainsi l'espoir d'une transmutation de son identité profonde, d'une purification de l'âme, d'une rénovation de l'esprit. Le processus alchimique, dont la «conjonction» et la «séparation» sont deux moments cruciaux, nourrit chez cette femme la conviction que toute différence peut se dissoudre pour renaître renouvelée.

Par ce biais, ce qu'elle décrit dans la *Peinture de mœurs* est une identité née des «cendres» d'une individualité fragmentaire. À l'aide d'images alchimiques, Marie y exprime une nouvelle perception de sa personnalité. Lorsqu'elle parle par exemple de «[s]a rondeur d'apparence ou d'effect»⁴⁶, elle renvoie à la fois à une qualité physique et morale, à une «rondeur d'apparence» à laquelle correspond une «rondeur d'esprit». Reprenant un aspect fondamental souligné dans tous les ouvrages d'alchimie à partir de la moitié du XVI^e siècle, la fusion des domaines spirituel et matériel afin de rejoindre la perfection, elle manifeste son désir de se réconcilier avec l'unité originelle, son aspiration à l'accomplissement idéal, dont les archétypes sont notamment le cercle et la sphère.

Des images de ce genre – unissant dans un cercle les deux sexes en tant que symbole de l'androgynie – sont d'ailleurs très fréquentes dans les textes d'alchimie avec lesquels Marie avait eu l'occasion de se familiariser au fil du temps. Et il n'est pas improbable qu'elle en ait aussi parlé avec Jean d'Espagnet que les gravures dans le livre de l'alchimiste allemand Michael Maier⁴⁷ avaient profondément frappé. De même, lectrice de Platon, elle s'est peut-être souvenue à ce sujet de la description, dans le *Banquet*⁴⁸, de l'androgynie comme étant rond. Ainsi, sur la base du parcours complexe et riche en métamorphoses qu'elle a accompli, l'androgynie représente pour Marie de Gournay la possibilité de transcender tout stéréotype sexuel, forcément enchaîné à des contraintes sociales et établissant ce qui convient ou pas à une femme ou à un homme. En tant que «personnification psychique tenant consciemment en équilibre l'élément masculin et l'élément féminin»⁴⁹, l'androgynie entraîne une volonté de reconquête de l'unité primordiale de l'individu, remontant à un âge d'or d'harmonie et de plénitude. C'est cet esprit qui anime finalement l'écrivaine quand elle déclare que: «l'Animal-humain n'est ny homme ny femme à le bien prendre: les sexes estans faicts non simplement, ny pour constituer une difference d'especes, mais pour la seule propagation»⁵⁰. Et quand elle dit «qu'il n'est rien plus semblable au chat sur une fenestre, que la chatte»⁵¹, son but est également celui de souligner que les deux sexes sont complémentaires plutôt qu'opposés.

Dans ce cadre, on comprend aussi bien les raisons qui ont souvent conduit à identifier la «fille d'alliance» de Montaigne à une virago⁵², une «femina animum viri-

(46) M. DE GOURNAY, «Peinture de Mœurs. A Monsieur le President d'Espagnet, Conseiller d'Etat», in *Les Advis, ou les presens* [...] cit., p. 931.

(47) À cet égard, voir M. MAIER, *Atalante Fugitive* [1617], tr. par E. Perrot, Paris, Librairie de Médicis, 1969. Le texte de cet alchimiste allemand contient plusieurs emblèmes où l'androgynie est symbolisé par les deux sexes enfermés au-dedans d'un cercle. À propos de l'androgynie considérée dans ses rapports avec l'alchimie, cf. aussi J. TRINICK, *The Fire-Tried Stone*, Londres, Stuart and Watkins, 1967.

(48) Dans le *Banquet*, Platon invite Aristophane à expliquer le transport amoureux et ce dernier le

fait à l'aide d'un mythe, suivant lequel le premier homme était un androgyne, mâle et femelle en même temps, que Jupiter punit pour sa superbe. Le père de tous les dieux ordonna à Hermès de diviser cet androgyne en deux moitiés qui, dès lors, n'ont plus cessé de se chercher et de se désirer.

(49) A. SAMUELS, *Dizionario di psicologia analitica*, tr. it., Milano, Cortina, 1987, entrée «Androgynie».

(50) M. DE GOURNAY, «L'Egalité des hommes et des femmes», in *Les Advis, ou les Presens* [...] cit., p. 303.

(51) *Ibid.*

(52) Paul Stapfer affirme à ce sujet que «la nature

lem agens» souvent rapprochée symptomatiquement de l'androgynie, «monstrum ex viro et femina constrans»⁵³. Et c'est dans ce contexte que l'on comprend également la présence dans *Les Advis* de la traduction de l'*Hermaphroditus*⁵⁴, poème quelque peu obscur que Marie s'approprie peut-être à partir d'une épigramme latine faisant partie d'un recueil attribué à Antonio Beccadelli, dit le Panormita (1394-1471) et datant probablement de 1425⁵⁵.

D'après la terminologie alchimique, l'hermaphrodite symbolise l'union des caractères mâle et femelle, la fusion des éléments sulfureux et mercurien. Les deux sexes se trouvent réunis dans un seul individu, une créature douée d'une nature double et pour cela parfaite. L'hermaphrodisme comme l'androgynie renvoie à l'intersexualité, à une anatomie double qui, fondée sur les analogies anatomiques établies par le médecin grec Galien, met en jeu une transformation du corps⁵⁶. Mâle et femelle sont réconciliés dans un seul sujet qui va expérimenter par ce biais la plénitude de l'unité originelle. Cette réconciliation est néanmoins destinée à être condamnée et même punie: «Masle, femelle, neutre, ayant roulé mes jours: / Dagué, pendu, noyé, je terminay leur cours»⁵⁷, avoue l'hermaphrodite dans les deux derniers vers du poème en question.

La diversité est alors vouée à être critiquée et rejetée par un ordre social qui assigne à chaque sexe un rôle spécifique. Et en tant que «femme studieuse», Marie de Gournay s'expose à la calomnie d'une société hostile à la formation intellectuelle des femmes. Dans un contexte dominé par le mépris et les clichés misogynes, cette «fille avec deux pères»⁵⁸, cette «femme avec une œuvre d'homme»⁵⁹ mesure toute sa singularité et comprend que l'érudition est la clé de voûte pour arriver à la création d'une société harmonieuse fondée sur l'égalité des sexes et où toute femme s'avisant d'écrire ou de s'exprimer ne devra plus s'excuser d'exercer des œuvres viriles, mais pourra librement aller vers la pleine réalisation de soi.

GIOVANNA DEVINCENZO

s'est trompée en ne faisant point d'elle un garçon, et de cette erreur de la nature il est résulté, non une fille, mais une *virago*» (*La Famille et les amis de Montaigne*, Paris, Hachette, 1896, p. 200).

(53) E. FORCELLINI, *Lexicon totius latinitatis*, Padoue, Tipografia del Seminario, 1940, entrée «Androgynie».

(54) M. DE GOURNAY, «Hermaphrodite», in *Les Advis, ou les Presens* [...] cit., p. 953.

(55) Se moquant de cette attribution à Antonio Panormitano, Gaspar Bauhin (1560-1624) reconduit la paternité de ce texte à Henrico Pulice Vincentino [Enrico Pulice]. Voir à cet égard, G. BAUHIN, *De hermaphroditorum monstrosorumque*

partuum natura. ex Theologorum, Jureconsultorumque, Medicorum, Philosophorum, et Rabbino- rum sententia libri duo, Oppenheim, Galleri, De Bry, 1614, réimpression de l'édition de Francfort, 1600.

(56) Sur cet aspect, nous renvoyons à l'étude de S. STEINBERG, *La confusion des sexes. Le travestissement de la Renaissance à la Révolution*, Paris, Fayard, 2001, pp. 115-120.

(57) M. DE GOURNAY, «Hermaphrodite», in *Les Advis, ou les Presens* [...] cit., p. 953.

(58) M. FOGEL, *Marie de Gournay*. [...] cit., p. 11.

(59) *Ibid.*